

Comment j'ai tué une forêt

Il était une forêt, avec des arbres de différents âges, des chênes centenaires, des charmes en taillis, des peupliers trembles, des anémones sylvestres, des coléoptères aux ailes bleues, des mousses, des lichens...

Une forêt où les hommes sont intervenus depuis au moins 150 ans pour produire du bois d'œuvre et du bois de chauffage.

Mais toujours une forêt.

Avec des arbres vivants, en communauté, entre eux, et avec le sol, et avec les insectes, et avec les martres, les rongeurs, et les oiseaux.

Capables de faire face aux vents violents, aux sécheresses, aux attaques de parasites.

Ensemble.

Nous étions des humains et des humaines, désireuses de produire notre source de chauffage, de devenir nos propres esclaves énergétiques, de passer du temps dans la forêt, d'apprendre et de faire...

Ensemble...

J'en fais partie.

J'apprends avec détermination, je m'équipe,

>>tronçonneuse, bidon, étai forestier, limes, merlin, serpette, coins d'abattage, coins de fendage, casque, lunettes, boules quies, chaussures de sécu, pantalon anticoupure à six couches,...

Je me protège du danger que représente l'abattage d'arbres en forêt, j'intègre le danger pour moi, pour les autres humains, et pour les autres arbres présents, faire attention, ne pas les blesser.

J'apprends à manier la tronçonneuse, à ne pas en avoir peur, à forcer le moins possible, trouver la bonne position, affûter ma chaîne, qu'elle coupe bien, pour que la coupure soit nette, et que la machine ne consomme pas trop de carburant.

Aux affouages, je n'y vais jamais seule.

Nous sommes souvent deux, trois ou quatre. Plusieurs générations travaillent côte à côte.

Ensemble.

On gagne en confiance, on s'entraide quand cela ne se passe pas comme prévu, et cela ne se passe jamais comme prévu.

Il faut parfois tirer à 4 sur un levier pour désencrouer un arbre coincé dans un autre pendant sa chute. On a besoin de croiser les regards, d'appréhender le danger, de tenter une manière de faire puis une autre, On a besoin d'allier les forces de nos bras, de nos jambes, de nos cuisses, de nos abdos, **Ensemble.**

Souvent il faut trouver le rythme, comme une respiration commune, pour y arriver.

A la fin on y arrive, **Toujours.**

On partage des pauses, en savourant le silence des tronçonneuses enfin arrêtées, avec une tisane fumante et sucrée de miel.

.../...

Abattre des arbres.

Ça me fait vraiment l'impression de tuer.

J'entends les oiseaux dans le houppier.

J'enlève la mousse au pied de l'arbre et plein d'insectes se retrouvent sans abris.

Je fais ça pour ne pas toucher de terre avec ma chaîne.

Et puis c'est parti, il y a le bruit de l'outil motorisé.

Il y a la peur de se louper et la sueur de l'entaille.

Une fois la première blessure infligée je sais qu'il faudra que je l'achève.

>>Il vit et je le tue.

Il y a l'odeur de l'essence et de l'huile.

Il y a la sève qui coule et qui caramélise ma chaîne, j'appuie trop fort, je tiens mal ma machine, elle attaque le bois de travers, je force.

Il y a mes bras qui tremblent. Je crois que j'oublie de respirer.

Quand j'ai fini mon trait de coupe, j'éteins ma machine.

Je prends un coin, et le fait rentrer à coups de merlin, je termine l'abattage dans silence de mes coups qui résonnent, je dois taper fort, souvent je laisse trop de charnière, je mets toute mes forces dans ce geste, toute ma rage, et de l'amour aussi.

Il y a le moment où je sens que ça lâche, le grincement de la charnière, l'imposante chute.

Et le fracas de cet arbre plus vieux que moi qui s'écrase au sol.

Tremblement de terre.

Il y a la honte et l'humilité.

Il y a la tristesse et l'effroi.

Et il y a aussi la fierté de faire, de regarder en face ce dont j'ai besoin en tant qu'humaine, pour vivre. Je viens d'abattre un arbre, j'en ai besoin pour avoir chaud l'hiver.

Et le rouge-gorge sautille d'une branche à l'autre, tout guilleret sur cet arbre étendu. Je suppose que la vibration gigantesque de la chute de l'arbre a dû faire sortir tous les insectes de leurs cachettes, sans-doute un festin pour lui.

>>Ensuite j'ébranche, je démembrer l'arbre, je le billonne, il se transforme peu à peu en fagots qui, une fois transportés, rangés, sciés, re-rangés, et séchés, iront brûler dans mes poêles.

...

Et puis il faut abattre, abattre, abattre abattre encore et je me sens de plus en plus abattue.

Il « faut » car j'ai signé un contrat d'affouage avec la commune et l'ONF, je dois couper tous les arbres de cette parcelle sauf les chênes centenaires.

Je commence par les petits, la charmille, pour faire de la place.

Au début il reste des arbres, il reste de l'ombre.

Et à la fin j'ai fait la place, alors j'abats les arbres plus gros, des charmes de 40 centimètres de diamètre beaux et tortueux, des peupliers trembles, tous tordus et si tendres.

L'ombre vient à manquer.

Au fil de l'hiver, à cause de ma coupe trop forte, le sol se dessèche, le soleil touche le sol partout, le vent souffle plus fort.

Les chênes sont esseulés, la forêt a perdu ses charmes, coupés, les peupliers tremblent et moi aussi.

Je désobéis un peu, je laisse une haie pour faire un peu d'ombre sur le pré des vaches en dessous.

Je laisse un charme taillé en totem pour la biodiversité où on fabrique un gros nid avec les autres affouagistes, et je dessine des yeux sur une loupe perchée à 3m du sol, qui nous regarde comme une fourmi géante.

J'ai honte de cette coupe presque rase, je suis en colère d'appliquer des consignes qui abîment autant la forêt.

Je suis certaine qu'on pourrait faire autrement, prélever moins d'arbres au même endroit, laisser les petits, couper moins fort. Faire du bûcheronnage en chaussons, comme si on entrait dans un magasin de porcelaine, sur la pointe des pieds, le plus discrètement possible. En s'excusant d'être là, de déranger, en remerciant la forêt d'avoir produit ce bois...

Et puis aussi, je suis fière du travail accompli, fière d'être une femme qui bûcheronne.

On organise une fête de fin d'affouages, on fait venir les amis de la fanfare, leur musique sous les chênes est comme une célébration pour tous les arbres qu'on a coupés.

C'est beau. Il y a un feu, des lanternes, on lit des poèmes, on chante. **Ensemble**

Nous sommes fin avril 2020, cette fête est une transgression aux consignes sanitaires d'isolement qui s'appliquent alors aux humains. Les chênes aussi sont à une distance de sécurité les uns des autres, éloignés, séparés, déconnectés.

Les hommes sont vraiment des glands.

Quelques mois plus tard, le 26 septembre, une tempête imprévue (et pourtant si prévisible), passe par chez nous. Elle dure vingt minutes. Fait tomber des arbres sur les fils électriques. Dans le village nous sommes privés d'électricité pendant 72 heures. Je ne pense d'abord qu'aux humains, à la nourriture dans les congélateurs. Je trouve cette expérience intéressante, tout le monde s'entraide, offre de partager son groupe électrogène, sa connexion internet dans un village voisin. Je vois ça comme une répétition face aux aléas climatiques qui nous attendent.

Et puis deux jours plus tard je dois retourner à la forêt, pour voir comment récupérer mon bois et le transporter jusqu'à chez moi. Et là seulement je me demande dans quel état va être la forêt...

Le chemin d'accès est infranchissable. Des arbres sont tombés en travers, partout, emmêlés. Impressionnants.

Colosses étendus.

Les trous laissés par les souches arrachées sont énormes. Remplis d'une eau translucide.

Avec Gérard qui est déjà là quand j'arrive, nous entamons un patient travail pour dégager le chemin. Pendant plusieurs heures. C'est dangereux.

Gérard n'a qu'un chapeau de cuir sur a tête. Les houppiers se sont emmêlés, un mikado de 3 ou 4m de haut. C'est dur, c'est fatigant. Il faut être hyper concentrés et bien se regarder, **ensemble**, s'écouter pour ne pas se faire mal, ne pas se prendre une branche de plusieurs centaines de kilos sur la tête...

C'est dangereux, j'ai peur ce matin-là.

Ça nous prend 3 heures.

Peu à peu on ouvre le passage, Sophie nous rejoint. On progresse vers les parcelles. Je commence à pressentir la catastrophe annoncée. J'ai peur de ce qu'on va découvrir.

Tous les trois nous avançons en silence.

En arrivant aux parcelles d'affouages, le spectacle est glaçant.

16 chênes centenaires sont tombés, déracinés, gisant avec des trous béants dans le sol, au milieu de nos jolis tas de bois bien rangés.

Leurs racines sont noires, nécrosées, gangrenées, sèches. On dirait des trous d'obus, des cratères, un paysage de guerre.

On n'aurait pas dû couper autant, les séparer les uns des autres, les exposer aux vents, à la violence des éléments...

J'ai les larmes aux yeux, Sophie aussi.

On se dit qu'il faudrait faire une cérémonie pour ces arbres tombés, on aurait besoin d'un rituel face à ces monuments qui sont morts. **Ensemble**.

.../...

On ne le fera pas.

Cette année-là, j'ai tué une forêt.

.../...

Épilogue :

Je continue les affouages, pas tous les ans, on est tout un groupe et on s'aide les années où on n'en prend pas.

Je me suis engagée aussi, dans la forêt et dans le bois, dans des collectifs qui se bougent pour qu'il reste encore des arbres, des forêts et des humain·es dans quelques années.

On continue à faire des veillées autour du feu en forêt avec des amis de tous âges, dans une forêt d'un seul âge.

C'est incroyable une forêt la nuit vous savez ?

Ah oui et maintenant j'ai un rituel quand je coupe un arbre, je le prends dans mes bras, j'en fait le tour tranquillement en grattant son pied avec les miens pour le démousser, je le préviens, je le prépare, je m'excuse de le couper et je le remercie.

Je pose mon casque, avec ma tête dedans, contre son écorce.

Je prends ces quelques secondes.

Je suis triste à chaque fois, et très impressionnée aussi.

Merci les forêts, et tous leurs habitants.

Elise

